

PAUL SOULEYRE



Des nouvelles d'Oran

A tous les Oranais

Table des matières

Introduction

Les métamorphoses historiques de l'église Saint-Louis

L'Anisette Super Anis Galiana (originaire d'Oran-Eckmühl)

Alicante de l'autre côté de la mer

Bienvenue chez Maurice el-Medioni (neveu de Saoud l'oranais)

Avril 1949, le Bouyouyou : tout le monde descend !

Olivia Burton - L'Algérie c'est beau comme l'Amérique

Le Dar el-Askri construit en 1948 se nomme Dar Chakouri

Les statues de Santa-Cruz

Les Bains de la Reine

Il y avait donc bien un lien entre Aurélie Picard et Caïda Halima

Histoires d'eau dans la ville aux murs chauds

Je découvre par hasard la blouza oranaise

Le port de pêche et la Marine à la fin des années 50

Le patronage Don Bosco : Eckmühl

L'École des Beaux-Arts et le Musée Demaëght
s'envolent

Le docteur Jules Abadie : chirurgien chef à Oran

Emmanuel Roblès apprend à parler l'arabe dialectal

La petite palmeraie sauvage en contrebas du Front de
mer

La calentica contre le croque-monsieur

René Emsalem décrit le « village Indigène » des
Planteurs

Oran décembre 1967 : le transfert du monument aux
morts

Le domaine Saint-Eugénie de Mme Maraval

Étienne Daho à Oran

Le cas étrange de la porte du caravansérail

Oran le 25 juin 1962 - Un nuage de suie s'abat sur la
ville

Le Patio Ortigoza de la Marine (aussi appelé « La
Messagerie »)

Le béton armé de la cathédrale d'Oran

Les cigarières de chez Bastos et ordinas

Une Oran imaginaire - La Peste de Albert Camus

Les deux coupoles du square Cayla

Le musée Nessler

Madeleine Pagès et Guillaume Apollinaire à Oran

La Senia - Tableau de Catherine Quesada

Traces d'exodes - Un container perdu dans les Pyrénées

L'ancienne porte d'Oran à Sidi bel Abbès

Quelques petites histoires sur les Américains à Oran

Les Dames Africaines à Oran n'étaient pas des saintes

Le patchwork aux mille couleurs de Yves Saint Laurent

Délit de faciès

Rosalcazar, voyage à travers l'Histoire d'Oran

Les petits plaisirs de la rue de l'Aqueduc

Prosper Messaoud Chetrit, dernier juif d'Oran

La place Kleber

San Ramon de la Nueva Oran

Mon petit Oran à moi

Le Tambour San José et autres mystères

Mers El-Kebir - le tragique et les noms fantômes

Petites choses relevées sur la promenade Ibn Badis

Théâtres, cinémas et spectacles à Oran dans les années
50

Quelques mots sur la statue de Périssac

Waada et Karantica de Sidi El Houari

Psychogénéalogie des lieux de vie

Ancêtres lointains

Les retours en Algérie

INTRODUCTION

Ces chroniques sont pour la plupart issues du blog que j'ai tenu entre 2012 et 2013.

Je les ai souvent remaniées - et parfois réécrites - pour les adapter au format du livre. Elles n'ont pas pour vocation de découvrir Oran - qui est une ville insondable - mais plutôt de se promener dans le temps pour rencontrer des lieux, des dates, des personnages et des traditions qui m'ont frappé. C'est une déambulation subjective.

J'ai eu la tentation d'y mettre de l'ordre (Histoire - Lieux - Personnages - Traditions - Choses bizarres, etc.) et puis je me suis ravisé parce que l'ordre m'ennuie rapidement. Je préfère la structure onirique des associations d'idées. Donc elles s'enchaîneront selon mon bon vouloir que l'on appelle communément l'intuition.

Ce qui signifie que vous pouvez débiter cette lecture par la chronique qu'il vous plaira. La table des matières pourra vous orienter dans vos choix, mais je conseille plutôt le hasard qui est un meilleur guide lorsqu'il s'agit de butiner.

Je vous souhaite une bonne lecture.

LES METAMORPHOSES HISTORIQUES DE L'ÉGLISE SAINT-LOUIS

C'est en lisant un article de Ségolène Samouiller¹ que je me suis décidé.

Ce n'est d'ailleurs pas la première fois que je tombe dessus. Dès que je cherche un renseignement sur l'église Saint-Louis - qui se trouve dans le vieux quartier de la Marine - je tombe sur l'article de Ségolène Samouiller qui évoque les multiples métamorphoses des lieux de culte à travers l'histoire d'Oran, et qui le fait de façon tellement simple, sobre, et subtile, que j'en ressors toujours en me disant qu'il va bien falloir que je m'occupe un jour de ce vieux monument... sans jamais le faire.

Jusqu'à ce que je considère les choses autrement et que je finisse par relever ce qui m'a toujours bloqué : la chronologie chaotique de l'église Saint-Louis, à l'image de toute une ville.

Mais il semble aujourd'hui que le blocage soit levé, donc voici quelques marqueurs pour tenter de se repérer dans les strates temporelles de la vieille église Saint-Louis qui n'a pas toujours été une église.

1 - La mosquée Ibn al-Baytar (1347)

Ibn al-Baytar est un savant musulman d'origine andalouse resté dans l'histoire comme l'auteur d'un livre écrit à Damas en 1245 et très connu dans le monde des botanistes et pharmaciens : *Le traité des simples*.

L'homme passe son temps à voyager dans tous les pays de la Méditerranée pour débusquer le maximum de plantes

en commençant très jeune (22 ans) par l'Afrique du Nord où il n'a pas l'air de revenir ensuite parce que l'Égypte lui fait de l'œil ; il devient ami avec le sultan Al-Kamil Al-Ayyub, qui le nommera chef des phytothérapeutes, et son destin prendra forme au pays des pharaons.

Il naît en 1197 à Malaga et déambule à Oran vingt-deux ou vingt-trois ans plus tard, vers 1220. En 1347, on construit une grande mosquée à son nom, à l'emplacement de la future église Saint-Louis. Il semble que la bâtisse soit déjà en ruine lorsque les Espagnols débarquent en 1509.

2 - L'église espagnole à l'arrivée du Cardinal Jiménez (après 1509)

Après l'occupation du port de Mers-el-Kébir en 1505, l'armée du cardinal Francisco Jiménez de Cisneros, commandée par Pedro Navarro, prend la ville d'Oran en 1509. Les Espagnols veulent prévenir une nouvelle invasion arabe et décident de débarquer en Afrique du Nord. Le premier gouverneur espagnol, Diego Fernández de Córdoba y Arellano, devenu marquis de Comares en 1512, fera détruire la mosquée sous les ordres du cardinal Francisco Jiménez de Cisneros pour construire une église dédiée à Notre-Dame de la Victoire, culte du couvent des moines de Saint-Bernard.

On n'est pas encore avec l'église Saint-Louis. Et si je lis bien René Lespes - une référence en ce qui concerne l'histoire d'Oran - le cheminement est assez compliqué. Je cite :

« Construite en 1679 sur l'emplacement d'une synagogue dont les matériaux provenaient déjà d'une chapelle du couvent des moines de Saint-Bernard, sous le vocable de Sainte-Patience du Christ, elle [l'église St-Louis] fut violée et saccagée par les Arabes en 1708 » ².

Je résume donc : en 1509, le cardinal Jiménez fait détruire la mosquée Ibn al-Baytar - déjà en ruine - et ordonne la construction de Notre-Dame de la Victoire, culte du couvent

des moines de Saint-Bernard. Puis celle-ci devient une synagogue avant de redevenir catholique sous la dénomination de Sainte Patience du Christ, en 1679.

Ce n'est pas simple, mais on peut trouver une confirmation de la chronologie de René Lespes dans un texte de Mireille Attias qui a beaucoup travaillé sur l'histoire des Juifs à Oran³.

3 - La synagogue sous les Ottomans (1708-1732)

Retour à l'article de Ségolène Samouiller pour l'étape suivante :

« Deux siècles plus tard, les Ottomans chassent les Espagnols, s'installent dans la ville, et construisent leur mosquée juste en face de l'église... qu'ils offrent aux Juifs ».

Ainsi donc, en 1708, lorsque le Bey turc Mustapha Ben Youssef (aussi appelé Bey Mouchlaghem) chasse les Espagnols d'Oran, l'église redevient une *synagogue*. Mais je ne sais pas dans quelle mesure « le Bey Bouchlaghem l'affecte aux Israélites » (Ségolène Samouiller) puisqu'on peut lire par ailleurs qu'elle a d'abord été détruite par les Ottomans avant de devenir une synagogue. A voir donc.

Quant à la mosquée construite en face de l'église, peut-être est-elle l'ancêtre de celle édifiée en 1799 place de la Perle, sur ordre du Bey Othmane ben Mohammed⁴.

4 - L'église catholique au retour des Espagnols en 1732

Je n'ai pas l'impression qu'il se passe grand-chose entre 1732 et 1790, si ce n'est que les Juifs font les frais de l'histoire, puisqu'ils doivent « rendre » leur synagogue : « Les Espagnols reviennent en 1732 et récupèrent « leur » église, qui reste fonctionnelle jusqu'au tremblement de terre de 1790 »⁵.

5 - L'église est abandonnée à la suite du tremblement de terre de 1790

Pas grand-chose à dire non plus sur cette période, mais le tremblement de terre de 1790 a fait des ravages dans la vieille ville, au point que les Espagnols la braderont aux Ottomans en 1792, et que ceux-ci s'installeront dans Rosalcazar puisque la Casbah - résidence habituelle des gouverneurs espagnols - est désormais trop endommagée pour les accueillir. Il semble que l'église Saint-Louis (qui ne porte pas encore ce nom) soit plus ou moins en ruine.

6 - L'église reconstruite par les Français en 1838

« Le 4 janvier 1831, Le général comte Charles-Marie Denys de Damrémont, chef de l'expédition, entre dans Oran qui porte encore les stigmates du tremblement de terre de 1790 qui l'a en grande partie détruite [...] Un premier recensement de 1831 indique que la ville compte 3 800 habitants dont 3 531 juifs formant une écrasante majorité. »⁶

Ce n'est pas pour autant qu'elle redevient une synagogue.

En 1839, sous les ordres de Dupont, architecte en chef de la province d'Oran, elle est rebâtie autour de l'abside miraculeusement restée debout. Et plus tard, la décoration murale sera réalisée par Viala du Sorbier, Chef du service des bâtiments civils du département d'Oran de 1850 à 1872.

« Devant l'entrée de l'église se trouve quatre statues représentant Saint Louis roi de France, Saint Irénée, Saint Augustin et Saint Vincent. A l'intérieur, elle est divisée en trois nefs par des arcades en plein cintre. Le chœur est décoré par une peinture de Saint-Pierre représentant le débarquement de Saint-Louis à Tunis. Cet édifice est doublé dans sa longueur par une chapelle en sous-sol. Un double escalier orné de statues conduit à l'entrée principale au-dessus de laquelle sont sculptées les armoiries de la ville d'Oran et du premier évêque du lieu.

Il y avait aussi un buffet d'orgue placé « au-dessus de la porte d'entrée ; il a été construit à Valence ; ses tuyaux sont

horizontaux et verticaux ; ces derniers qui ressemblent à autant de tromblons, prêts à faire feu sur les fidèles, leur envoient à ce qu'on dit, à défaut de mitrailles, des notes discordantes »⁷.

Guy Montaner fait un commentaire intéressant sur le premier aspect de cette église qui n'est pas celui connu plus tard sur les photos et cartes postales diverses :

« C'est effectivement la première bâtisse que nos soldats du Génie ont élevée, en commençant par le clocher, en même temps que le premier hôpital militaire de la place de la Perle. Aucun d'entre nous ne l'a connue comme ça, elle n'était pas bien grande, et je comprends que toutes les cérémonies religieuses devaient être grandioses, la foule entourant certainement la bâtisse »⁸

Le Chapitre de la cathédrale sera « finalement installé le 29 mars 1869, dimanche de la Passion, par l'évêque Irénée Callot »⁹ et restera cathédrale jusqu'au début du XXème siècle avant d'être remplacée dans ce rôle par l'édifice qui se trouve Boulevard du 2ème Zouaves, sur le plateau de Kargentah, tout en squelette de béton armé et actuellement bibliothèque municipale :

« Monseigneur Cantel, évêque d'Oran de 1899 à 1910, trouve à son arrivée une ville abritant près de 80 000 Européens, et la cathédrale Saint-Louis, située à l'extrémité occidentale de la ville ancienne, ne peut plus répondre aux besoins d'une population s'installant dans les vastes quartiers de la ville nouvelle qui s'édifient à l'est de la vieille ville. Il entreprend de faire bâtir une nouvelle cathédrale »¹⁰.

De 1913 à 1962, elle redevient donc une église paroissiale, au cœur du quartier historique de la Marine.

7 - L'église-abri de cinq familles jusqu'en 2004

En 1962, elle est de nouveau abandonnée à son sort, et retrouve peu à peu l'aspect qu'elle avait entre 1790 et

1839, à la suite du tremblement de terre qui signa le départ des Espagnols.

Elle perd son apparence, aussi bien à l'extérieur (les quatre statues, la rosace, et les croix ont disparu) qu'à l'intérieur, et fait longtemps office d'abri pour les plus démunis de la ville, avant d'être enfin - peut-être - prise en charge par les autorités de la ville, pour un lifting...

« Actuellement, la cave de cet édifice religieux abrite le centre culturel Sidi El-Houari, relevant de l'APC d'Oran. Cette église a été squattée par cinq familles, relogées en 2004 dans des appartements décents »¹¹.

Je regrette d'être incapable de remettre la main sur un reportage qui suivait quelques Pieds-Noirs en pèlerinage à Oran et, par un détour à l'intérieur de l'église, interviewait une femme présente pour en révéler les conditions de vie désastreuses. Il y avait là, sous les yeux de tout le monde, une église séculaire, passée aussi bien par le stade de mosquée que par celui de synagogue, totalement démunie de l'extérieur comme de l'intérieur, accueillant elle-même les plus démunis de la ville, et attendant qu'on prenne soin d'elle pour éviter l'effondrement de son toit, dans un quartier de la Marine pour une bonne part effondré.

Souhaitons que le projet de réhabilitation qui semble se dessiner ne soit pas vain.

¹ Ségolène Samouiller - *Oran, la mémoire des lieux de culte* - Un article publié sur son Site internet personnel <https://segolene.wordpress.com>

² René Lespès - *Oran : étude de géographie et d'histoire urbaines*. - Paris, Félix Alcan, 1938 - chapitre 37 intitulé « l'année 1840 »

³ Mireille Attias - *L'histoire des Juifs d'Oran de l'antiquité à nos jours*. Un article publié sur le site du Cercle Algérieniste

⁴ Eugène Cruck - *Oran et les témoins de son passé* - Oran 1959 - p139

⁵ Ségolène Samouiller - *Oran, la mémoire des lieux de culte*

⁶ Wikipedia - *article sur Oran*

⁷ Jacques Gandini - *Églises d'Oranie* - Éditions Gandini 1998

⁸ Guy Montaner sur le site *Oran des années 50*

⁹ Alfred Salinas - *Oran la Joyeuse* - L'Harmattan 2004

¹⁰ Article *Cathédrale du Sacré-Cœur d'Oran* - Wikipedia

¹¹ Bouziane Mehdi - *L'ancienne église Saint-Louis bénéficiera d'un «lifting»* - Article publié dans Le Midi Libre du 21 juillet 2012

L'ANISETTE SUPER ANIS GALIANA (ORIGINAIRE D'ORAN-ECKMÜHL)

Quand on prononce le mot *anissette* devant moi, mon grand-père maternel surgit instantanément comme un fantôme. Je le revois autour de la table du salon avec le sourire. Un pâle ersatz de sa joie d'antan, je le sais. Sans anissette, c'était surtout beaucoup d'aigreur, et ma grand-mère comme souffre-douleur. Les vacances à Perpignan me paraissaient parfois longues au milieu de ce couple chaotique. L'anissette adoucissait un peu le quotidien :

« C'est un apéritif à base de badiane titrant en général plus de 40 % vol. d'alcool, qui se boit allongé d'eau à l'instar du pastis ou de l'ouzo. C'est l'apéritif emblématique des Pieds-Noirs. Les marques les plus connues sont l'anissette Gras, l'anissette Phénix, l'anissette Cristal Limiñana et le Super Anis Galiana. Le plus souvent incolore, il est généralement plus sucré (jusqu'à 100 g/L) que le pastis »¹².

Devant cette définition, il y a quelques années, j'ai tenté de faire tourner ma mémoire. Que pouvait bien boire mon grand-père à Perpignan durant mon enfance ? L'anissette Gras ? L'anissette Phénix ? L'anissette Cristal Limiñana ? Ou le Super Anis Galiana ? La logique aurait voulu que le Super Anis Galiana l'emporte puisque Monsieur Galiana s'est installé à Oran à la fin du XIX^e siècle :

« C'est aux alentours de 1900 que l'on trouve la branche Galiana au complet établie à Oran, autour du Grand Café du Luxembourg (20, rue d'Orléans) tenu par mon grand-oncle Blaise (dit Blayet). Presque tous ses frères et sœurs ont acquis la nationalité française (Carlos, commandant de sous-marin, Marianne, institutrice, etc.) excepté mon grand-

père Vicente qui crée sa première distillerie à Saint-Denis-du-Sig : Anisados Galiana – Distillerie Sigoise »¹³.

Mais la logique ne l'emporte pas toujours et se bat souvent contre la mémoire.

Avant d'aller chercher sur Internet pour une éventuelle confirmation, j'ai tenté de me rappeler l'aspect de cette bouteille posée sur la petite table du salon, durant mon enfance. Il me restait des couleurs. L'image était principalement teintée de bleu et blanc. Mais j'étais gêné parce que j'apercevais aussi une tache rouge que je ne savais pas où placer. Le bleu et le blanc se trouvaient sur l'étiquette, mais le rouge ? Sur l'étiquette aussi ? En haut de la bouteille ? En bas ?

Et puis la lumière fut : sur le bouchon !

Confirmation sur Internet : à Perpignan, mon grand-père buvait (probablement et malheureusement) de l'anisette Gras. Ce n'est pas la bouteille Galiana oranaise qui me reste en mémoire. Elle est trop rouge, pas assez bleu.

La mémoire est parfois plus productive que la logique et la logique plus sensible qu'on ne le croit.

La logique était prête à me convaincre que l'anisette Galiana trônait forcément sur la table du salon, que mon grand-père ne pouvait boire que cette anisette-là parce qu'elle arrivait d'Oran, mais surtout parce que je le voulais absolument, qu'il était inimaginable qu'il en soit autrement.

La mémoire était plus logique : il y a du bleu, du blanc et du rouge (très français d'Alger finalement) ; cherche ce qui est bleu, blanc et rouge, et tu sauras.

La logique se console aujourd'hui en s'imaginant que mon grand-père voulait probablement boire de l'anisette Galiana, n'en trouvait pas, et se rabattait sur l'anisette Gras en désespoir de cause. La logique s'accroche toujours et préfère ses petites vérités à la réalité qui vient parfois la contredire.

La mémoire est plus fiable, amoureuse du réel, exigeante, donc nostalgique. Parce qu'on ne retrouve pas si facilement ses premières sensations ; Internet ne résout pas tous les problèmes. Il y a des goûts, des odeurs, des textures qui disparaissent à jamais.

Pendant que mon grand-père dégustait son anisette au salon, ma grand-mère préparait les makrouts du dessert à la cuisine, lieu de son assignation. Des makrouts comme je n'en ai jamais revus, gros, assez durs, très mielleux, au grain de semoule croquant et à la datte abondante. On m'a dit un jour qu'il s'agissait probablement de la recette de Tlemcen. Possible. C'était surtout la recette de ma grand-mère.

L'anisette et les makrouts n'ont pas réconcilié mes grands-parents qui se sont battus jusqu'à la fin de leurs jours. A l'époque, l'anisette n'était qu'un apéritif et les makrouts un dessert ; aujourd'hui, ils sont devenus mon grand-père et ma grand-mère.

Et je peux boire une anisette si je veux me rappeler mon grand-père. Une anisette Galiana tant qu'à faire. Il me suffit de la commander à Carlos qui se fera un plaisir de m'en envoyer une caisse depuis Alicante.

Mais j'attends toujours le makrouit de ma grand-mère. Certaines recettes s'en sont approchées, mais aucune ne soutient la comparaison ; seule la sensation originelle peut désormais combler le manque. Je me suis lassé des copies.

La mémoire est sans pitié.

¹² Article *Anisette* sur Wikipedia

¹³ Souvenir de Carlos Galiana, son petit-fils, actuellement installé à Alicante

ALICANTE DE L'AUTRE COTE DE LA MER

Ces derniers jours, Alicante est revenue à moi de manière assez inattendue. Par la Vierge de Santa-Cruz, par ma mère, par la sœur de mon père, et par Juan Ramon Roca.

Commençons par la Vierge, ce sera le plus simple.

C'était lundi dernier, j'évoquais le voyage de la *Petite Murillo* à Alicante en 1968. Je me suis alors vaguement rappelé que la ville avait fait son apparition dans mes souvenirs les jours précédents, mais je n'arrivais plus à savoir sous quelle forme. Et puis je me suis souvenu de Juan Ramon Roca¹⁴... et de ma déception.

J'étais tout content d'avoir trouvé un livre inconnu, venu d'ailleurs, mais racontant la même histoire que celle de mes ancêtres. J'étais encore plus content de voir qu'il en existait une version française, parce que si je baragouine un peu l'espagnol, je le lis très mal.

J'arrive même à trouver la librairie espagnole par laquelle je peux commander le livre sur Internet. J'envoie un mail en espagnol (pas peu fier !) et j'attends le retour.

Je n'ai pas attendu très longtemps. A peu près 18 secondes :

« *Google tried to deliver your message, but it was rejected by the recipient domain. We recommend contacting the other email provider for further information about the cause of this error. The error that the other server returned was: 550 550 5.1.1 raices@telefonica.net recipient rejected (state 13)* »

Je déteste cette prose profondément humiliante : « raices@telefonica.net n'existe plus, allez voir ailleurs si vous pouvez trouver votre livre. Signé Google ».

C'était déjà un miracle que je le trouve dans cette librairie espagnole. J'ai laissé tomber. Tant pis. Mais c'est dommage parce que je sentais qu'il y avait une communauté de destins et j'avais envie de découvrir comment les Espagnols avaient vécu la chose. Ce sera pour une autre fois.

Je me pose avec un café, et je finis par me demander pourquoi j'ai tant fantasmé sur Alicante pendant une demi-heure, à la recherche du livre de Juan Ramon Roca. Ce n'est pas normal. Quelque chose se joue. Que signifie pour moi Alicante ?

Je revois alors la lettre de ma mère - que j'ai publiée sur mon blog il y a longtemps et que vous pouvez lire en dernière chronique - où elle raconte son départ pour Oran, en avion. Elle passe les Pyrénées, puis survole l'Espagne. Et elle remarque à quel point Alicante est particulièrement bien visible.

Ce que je ne comprends pas alors (et que je comprends seulement maintenant, en l'écrivant, d'où l'importance de l'écriture) c'est qu'en survolant Alicante, elle vient d'entrer dans la région d'Oran. Si elle éprouve le besoin de dire « on voit particulièrement bien Alicante » c'est qu'Alicante fait partie d'Oran. Elle ne dit pas on voit particulièrement bien Saragosse. Ça n'aurait aucun sens. Elle dit à ses parents, « j'arrive bientôt, je suis à Alicante ».

Parce qu'Alicante était oranaise ; Oran était d'Alicante. Et depuis longtemps.

Le 24 juin 1933, à Alicante, au cœur des arènes de la ville, on élit la « reine » oranaise. Deux jours plus tôt, le bateau « L'Ipanéma » a déversé de nombreux touristes oranais de descendance espagnole, de seconde ou même de troisième génération d'émigrés, issus des provinces de Valence, Alicante, Murcie et Almería.

Au départ d'Oran, ces nouveaux Français manifestent le désir de connaître enfin leur terre d'origine, et ce voyage fournit l'occasion d'aller faire un semblant de pèlerinage du côté des villages de leurs aïeux. Les agglomérations les plus

proches comme Denia, Callosa de Ensarriá, La Nucía, Aspe, Monforte del Cid, Santa Pola, Orihuela, etc, pourront faire l'objet de visites aussi brèves qu'émouvantes, indépendamment du résultat obtenu dans les recherches d'un nom de famille, d'un quartier, d'une rue ou d'une maison qui n'a peut-être pas survécu »¹⁵.

Ces traditions de « jumelages » ont l'air d'avoir cessé en 1936. Mais les Hogueras retrouvent des couleurs en 2007 et la délégation d'Oran défile. Des centaines d'habitants d'Alicante assistent au défilé qui quitte l'avenue Alfonso El Sabio et rejoint la Cathédrale de San Nicolas. Alicante reprend enfin contact avec Oran.

Ma tante habite en Bretagne depuis les années 70. Je me rappelle très bien qu'au mois d'août, pendant trente ans, elle n'avait qu'une idée en tête, descendre à Alicante pour y passer un mois. Elle disait toujours, « là-bas, je suis sûre qu'il fera beau. C'est les vacances, je veux un endroit où il fait beau ». Je pensais que c'était à cause de la Bretagne réputée pour ses précipitations.

Trente ans plus tard. Je me pose quelques questions...

Pourquoi ce besoin absolu de passer tous les ans un mois à Alicante ? Pour le beau temps ?

Tout à coup, j'ai comme un doute.

¹⁴ Juan Ramon Roca - *Espagnols en Algérie. Mémoire d'une émigration* - Edité par Roca Vicente-Franqueira, San Juan. Alicante, 2009

¹⁵ <http://home.nordnet.fr/jcpillon/piedgris/Hogueras.html>

BIENVENUE CHEZ MAURICE EL-MEDIONI (NEVEU DE SAOUD L'ORANAIS)

C'est Maurice el-Medioni qui parle :

« Tous les Oranais de ma génération qui ont connu la splendeur de l'époque musicale d'Algérie, particulièrement Oran, où on a excellé, je crois qu'ils sont tous remplis... ils ont le cœur gros comme ça de l'époque que nous avons vécue. Et du miel qui a coulé chez nous »¹⁶.

C'est au début d'un long documentaire de Claude Santiago consacré à la musique judéo-arabe. Les premières minutes se déroulent à Oran sur fond de Salim Halali. Très beau.

J'avais déjà un peu évoqué Reinette l'Oranaise dans un article au mois de juin et je découvrais alors l'univers de la musique judéo-arabe. Je voyais bien qu'il y avait du beau monde à cette époque, mais je n'avais pas le temps d'y consacrer de l'énergie.

Aujourd'hui, je n'ai pas beaucoup de temps non plus, mais je commence à y voir plus clair dans une époque qui, sur le plan musical, fut bénie, aux dires de Maurice el-Medioni.

« Maurice el-Medioni est le neveu de Messaoud el-Medioni, plus connu sous le nom de Saoud l'Oranais, un grand nom du hawzi, raflé à Marseille, déporté avec son fils en mars 1943, et disparu dans le camp de Sobibor en Pologne.

Né en 1928 en Algérie, ancien tailleur à Oran qu'il quitte en 1961, Maurice el-Medioni, qui s'est fait un prénom comme pianiste, joue à mêler tout ce qui l'a nourri depuis un demi-siècle : boogie-woogie, rumba cubaine, raï,

andalou, hawzi, chant hébraïque, et variétés françaises d'avant-guerre.

Durant sa longue carrière, cet autodidacte a joué avec les plus grands noms de la chanson juive d'Afrique du Nord comme Lili Labassi, Line Monty, Lili Boniche ou Blond-Blond.

Il fut en outre, avec feu l'Algérien Mustapha Skandrani, l'un des musiciens attitrés de Reinette l'Oranaise.

Etabli à Marseille à partir de 1967 où il travaille dans la confection, sur les routes chaque fois qu'on a sollicité son piano, Maurice el-Medioni a enregistré et publié Café Oran, Samai Andalou et Pianoriental »¹⁷.

Précisions plus récentes sur Wikipedia :

« En 2006, à l'âge de 78 ans, Maurice el-Medioni publie son quatrième album, enregistré à New York avec le groupe cubain de Roberto Rodriguez, un percussionniste cubain de New York qui dit de lui : Maurice el-Medioni est un vrai original.

Dans sa musique, on entend de tout : de la liturgie juive au raï, des romances espagnoles à la salsa, jusqu'au jitterbug et au jazz. La musique est aussi riche et exquise que celle des grands musiciens originaires de Cuba...

En écoutant sa musique, la connexion entre arabe et sépharade est devenue très claire ; il y a la présence forte des rythmes africains et de belles et romantiques mélodies, comme dans une chanson cubaine »¹⁸.

Maurice el-Medioni chante donc Oran, la ville de son enfance dans le Derb.

Je ne connaissais pas vraiment non plus Mustapha Skandrani que j'avais pourtant vu dans la vidéo de Reinette l'Oranaise. Peut-être existait-il un trio Reinette l'Oranaise, Mustapha Skandrani et Maurice el-Medioni.

Tout le monde connaît Reinette l'Oranaise sauf moi. Enfin, maintenant si, bien sûr. Elle doit être l'artiste la plus célèbre de l'histoire d'Oran. Celle dont on connaît le nom sans

même avoir entendu ne serait-ce qu'une seule note de musique.

Dans le Forum Culturel Oranais, Terra Viridis a posté une photographie. Elle revient régulièrement sous les yeux, quel que soit le contexte. On peut être en train d'admirer le Murdjadjo, de suivre le tracé des rues d'Oran, ou de traquer l'historique d'un personnage obscur, on tombe toujours, à un moment ou un autre, sur Reinette l'Oranaise. Et très souvent, sur la même photographie.

Ce qui frappe, bien sûr, ce sont les lunettes noires.

« Reinette l'Oranaise est née en 1915 à Tiaret (Algérie) et s'éteint en 1998 à Paris (France). Elle fait partie des Arabes qui quittèrent l'Algérie après la révolution algérienne.

Devenue aveugle très jeune à la suite d'une maladie, elle a accompagné de nombreux musiciens dont le maître du chaâbi, Hadj El Anka. Reinette chantait à l'occasion de fêtes juives et musulmanes, des mariages, des circoncisions et des anniversaires... »¹⁹

C'est un texte qui est publié sur un blog de culture musicale que je devrais aller voir plus souvent parce qu'il a l'air parfait pour les pauvres individus comme moi nés sans oreille. Alors les pauvres individus comme moi aiment bien aborder la musique par la parole. Reinette s'exprime ici avant de commencer à chanter.

Elle est belle, Reinette. Il faut absolument regarder tout ça.

Mais Reinette est aveugle.

Je n'aimerais pas le devenir, mais parfois, je me dis que certaines injustices permettent d'accéder à des mondes parallèles qui vaudraient vraiment le coup d'être traversés. Ça ne m'arrivera jamais. Il faudrait pour cela que je me crève les yeux, et encore, je n'en aurais pas pour autant l'oreille musicale.

Quand j'écoute Reinette parler avec Mustapha Skandrani, je bénis Reinette d'exister. Elle est dans le noir. Il faut bien

s'en rendre compte.

Je crois que personne ne se rend compte qu'elle est dans le noir. On la voit parler, on l'entend ; elle a du caractère, elle apostrophe, elle sourit, elle blague même, mais elle est dans le noir. Dans un autre monde. Elle communique avec tout le monde, mais depuis un ailleurs inaccessible. Dans une pièce, dans un champ, au fin fond de l'espace, je ne sais où, mais dans le noir, et elle communique avec Mustapha, debout à côté d'elle.

Elle est au centre de tout. Elle dirige tout. Les autres sont là, tournés vers elle. Elle parle. Les regards sont fixés sur elle qui vit dans le noir et parle. Et chante. C'est la parole.

Elle est mythique parce qu'elle incarne à la perfection une figure divine.

*Que faire et quelle ruse employer ?
A qui me plaindre de ta trahison ?
Que faire et quelle ruse employer ?
Contre tes cils au noir prononcé
A qui donc raconter mes souffrances ?
Mon messenger est revenu
De chez ma bien-aimée
Et le message qu'il m'a apporté
M'a fait pleurer à chaudes larmes*

Je regrette souvent de ne pas être mélomane. La musique transcende certaines catégories sociales, ethniques et religieuses, et peu d'arts arrivent à l'égal. On regarde tout ça avec beaucoup d'envie et on se dit parfois qu'on aimerait aussi être aveugle.

Kouider Berkane aurait parfois préféré être sourd parce qu'il n'aime plus le raï.

J'ai l'air de m'y connaître comme ça, mais j'ai découvert Kouider Berkane il y a peu. J'ai voulu récupérer une photographie de Kouider Berkane pour la mettre à côté de